

LE LÉNINISME ET SES AVATARS...

Dans les pays de l'Est occidental, là où le bilan du socialisme est selon certains «globalement positif», on incite les travailleurs à augmenter la production. Il y a même des décorations pour cela, récompensant les «*as de la production*» et autres joyeusetés. Au-delà du caractère tristement grotesque de ces méthodes, dont certains croient encore qu'elles sont l'héritage exclusif du stalinisme, il y a un réel problème qui est posé, celui de la «nécessité» d'augmenter la production en régime socialiste afin d'améliorer les conditions de vie des travailleurs.

Mais l'augmentation de la production est-elle en elle-même le but du socialisme, ou est-elle une condition suffisante pour l'instauration du socialisme?

«Le développement des forces productives est une condition pratique préalable absolument indispensable, car, sans lui, la pénurie deviendrait générale et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement en plein dans le vieux fatras». (Marx, «l'Idéologie allemande»).

Le socialisme ne se caractérise-t-il pas aussi par les conditions de l'organisation de la production, qui sont directement ressenties par les travailleurs?

Pour avoir pris leur maître à penser trop à la lettre, pour avoir considéré l'augmentation de la production comme la seule, ou la plus importante des conditions «préalables», en négligeant d'instaurer des rapports socialistes dans les conditions d'organisation de la production, les héritiers de la révolution russe ont tendu un tapis de velours aux pieds de la bureaucratie et du stalinisme.

S'il est nécessaire pour le socialisme d'augmenter la production, cette augmentation ne doit pas se faire n'importe comment. Les procédés de «l'émulation socialiste» sont largement déterminés par le cadre socio-politique dans lequel ils sont appliqués, et, dans une large mesure, ils reflètent aussi ce cadre.

L'instrument sur lequel le régime soviétique s'appuie pour l'application de sa politique économique est le syndicat. Celui-ci joue un rôle capital dans différents domaines:

1- Dans le soutien à la production: *«Les organisations du parti doivent aider les syndicats et les entreprises à recenser les ouvriers qualifiés afin de les entraîner vers le travail de production avec autant d'esprit de suite et de vigueur que lorsqu'il s'agissait des besoins de l'armée». (IX^{ème} Congrès du Parti, 31 mars 1920).*

Dès 1922, il est expressément indiqué que le rôle des syndicats est de soutenir l'activité économique des entreprises, et non d'intervenir dans leur gestion.

2- Les syndicats sont un organisme qui permet au Parti et à l'État d'affirmer leur suprématie. En décembre 1919, les statuts du Parti prévoient que les communistes tiennent dans tout groupement politique, en particulier dans les syndicats, une «fraction», «complètement subordonnée au Parti». Tous les points à l'ordre du jour du groupement doivent être préalablement débattus par la fraction, obligée de suivre les directives du comité central du Parti. Ces statuts prévoient que *«les candidats à tous les postes les plus importants du groupement ou de l'organisme intéressé, au sein duquel fonctionne la fraction, sont nommés par la fraction avec le concours de l'instance compétente du Parti».*

Une résolution du Parti, du 30 avril 1920, dit ceci: *«Le Parti exerce son influence sur les couches sans-parti des travailleurs par l'intermédiaire des fractions et des cellules communistes dans toutes les autres organisations ouvrières, et en particulier dans les syndicats (...) C'est pourquoi dans chaque syndicat il doit exister*

une fraction disciplinée et organisée des communistes. Chaque fraction du Parti est affiliée à une organisation locale du Parti et subordonnée au comité du Parti; et la fraction communiste au sein du conseil central des syndicats soviétiques est subordonnée au comité central du Parti communiste».

3- Enfin, les syndicats ont pour rôle la défense des travailleurs. Officiellement cette tâche est considérée comme *«la tâche principale et la plus urgente des syndicats»*. (XIV^{ème} congrès du Parti, déc. 1925). Mais il est évident que dans les conditions imposées par les deux points ci-dessus, la signification de cette «défense» est tout à fait particulière: il ne s'agit pas de n'importe quelle défense.

S'il s'agit de *«promouvoir la situation matérielle des travailleurs»* et de *«rectifier les erreurs ou les exagérations»*, cette activité se mène dans les strictes limites permises par le Parti et par l'État: *«...La tâche des syndicats est de contribuer à un règlement aussi rapide et heureux que possible des conflits en procurant le maximum d'avantages aux groupements ouvriers qu'ils représentent, dans la mesure où ces avantages peuvent être accordés sans porter préjudice aux autres groupements et sans faire de tort à l'État dans son ensemble»...* (Résolution du XI^{ème} congrès du Parti, 2 avril 1922).

L'action syndicale a donc un champ très limité et son objectif essentiel apparaît: maintenir le calme dans l'entreprise pour permettre à la production de se faire, production sur les normes desquelles les travailleurs n'ont pas leur mot à dire.

Lorsque Staline accédera au pouvoir, il aura entre ses mains un appareil d'oppression dont les rouages sont parfaitement au point et rodés. Un seul exemple: en mars 1920, la fraction bolchevique du syndicat des ouvriers de la métallurgie de Moscou refuse, par 40 voix contre 12, d'élire à son comité exécutif la liste des candidats présentés par le comité central du Parti. Celui-ci ne tient aucun compte du scrutin et nomme un comité formé de ses propres candidats.

En décembre 1921, une conférence du Parti décide que dorénavant l'on ne nommerait aux postes syndicaux que des *«membres anciens et expérimentés du Parti qui n'avaient appartenu à aucun autre parti que le Parti communiste»*.

Staline n'aura donc rien à inventer. Si plus tard le syndicalisme évolue, pour s'adapter aux nécessités du premier plan quinquennal, axé sur l'industrialisation, rien de fondamental ne sera changé.

Staline ne fera que continuer l'œuvre de ses prédécesseurs, en utilisant les armes qu'ils auront eux-mêmes forgées.

CONSCIENCE DE CLASSE ET PROLÉTARIAT

Le premier point pour comprendre la théorie léniniste des syndicats est: comment les travailleurs acquièrent-ils la conscience socialiste?

«L'histoire de tous les pays atteste que la classe ouvrière, livrée à ses seules forces, ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction de la nécessité de s'unir en syndicat, de mener la lutte contre les patrons, de réclamer du gouvernement telle ou telle loi nécessaire aux pouvoirs, etc... Quant à la doctrine du socialisme, elle a surgi des théories philosophiques, historiques, économiques élaborées par des représentants instruits des classes possédantes, les intellectuels. Par leur situation sociale, les fondateurs du socialisme scientifique contemporain, Marx et Engels, étaient des intellectuels bourgeois. De même, en Russie, la doctrine théorique de la social-démocratie surgit indépendamment de la croissance spontanée du mouvement ouvrier; elle fut le résultat naturel et fatal du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes». (Lénine, IV, 384-5) (1).

Toute sa pensée peut se résumer en une phrase: *«...le développement spontané du mouvement ouvrier tend à le subordonner à l'idéologie bourgeoise...»*.

La classe ouvrière n'est pas capable, d'elle-même, de connaître *«l'opposition irréconciliable de ses intérêts avec l'ordre politique et social contemporain»*; elle ne peut parvenir et comprendre la nécessité de la

(1) Si on en croit ces deux citations, ce qui «fait» l'histoire, son moteur, c'est l'idéologie! Après les litanies sur le rôle prépondérant des forces productives qui déterminent dans une très large mesure le comportement des classes sociales et leur nature, devrait-on penser que Lénine, après Kautsky, sombre dans *«l'idéalisme petit-bourgeois»*? Voilà une illustration de ce que les marxistes-léninistes appellent l'analyse matérialiste de l'histoire!

lutte pour le socialisme. Le socialisme, la classe ouvrière le doit aux «représentants instruits des classes possédantes», aux «intellectuels bourgeois».

La conscience socialiste ne dépend pas de la «croissance spontanée du mouvement ouvrier», car celui-ci ne peut s'approprier qu'une idéologie bourgeoise, c'est son destin d'être «asservie», au point de vue idéologique, à la bourgeoisie.

Pour justifier sa thèse, le seul argument que trouve Lénine est le suivant: «*Mais pourquoi le mouvement spontané qui va dans le sens du moindre effort tend-il à la domination de l'idéologie bourgeoise? Pour cette simple raison que chronologiquement l'idéologie bourgeoise est bien plus ancienne que l'idéologie socialiste, qu'elle est plus achevée sous toutes ses formes et possède incomparablement plus de moyens de diffusion*». («*Que faire?*»).

Sans donner plus d'explications, Lénine se retranche derrière l'autorité de Kautsky, alors le leader du mouvement socialiste marxiste: «*Le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais la catégorie des intellectuels bourgeois; c'est en effet dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés qui l'introduisirent ensuite dans la lutte de classes du prolétariat là où les conditions le permettaient. Ainsi donc la conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classe du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément*». (Kautsky, «*Les Trois Sources du marxisme*», cité par Lénine) (1).

De ce qui précède, il apparaît donc que le prolétariat, de lui-même, ne peut pas dépasser le stade de la lutte économique revendicative, puisqu'il n'atteint pas, par lui-même, à la conscience socialiste.

Inversement, la conscience socialiste émanant des cercles intellectuels de la bourgeoisie, la lutte pour le socialisme doit être prise en charge par ces derniers. Ce n'est que dans la mesure où certains «*prolétaires intellectuellement les plus développés*» sont touchés par la propagande de ces intellectuels que le socialisme est «*introduit*» dans la lutte de classes. Il faut donc qu'il y ait deux organisations distinctes, une organisation de lutte économique correspondant à un stade du développement «*intellectuel*» des ouvriers - le plus faible - et une organisation de lutte politique; autrement dit «*l'organisation des ouvriers et l'organisation des révolutionnaires*».

«*Les organisations ouvrières pour la lutte économique doivent être des organisations professionnelles. Tout ouvrier social-démocrate doit autant que possible soutenir ces organisations et y travailler activement. C'est vrai. Mais il n'est pas de notre intérêt d'exiger que seuls les social-démocrates (2) puissent être membres des syndicats, cela restreindrait la portée de notre influence sur la masse. Laissons participer au syndicat tout ouvrier comprenant la nécessité de s'unir pour lutter contre les patrons et le gouvernement. Le but même des syndicats serait inaccessible s'ils ne groupaient pas tous ceux à qui est accessible tout au moins ce degré élémentaire de compréhension, si les syndicats n'étaient pas très larges. Et plus ils seront larges, plus notre influence sur eux s'étendra, non seulement par suite du développement «spontané» de la lutte économique, mais aussi par l'action consciente et directe des membres socialistes des syndicats sur leurs camarades*». («*Que faire?*»).

Si Lénine, en principe, défend la théorie des syndicats «*larges*», ouverts à tous les ouvriers soucieux de mener une lutte économique contre les patrons, c'est beaucoup moins pour faciliter le développement du mouvement syndical que pour procurer au parti le moyen d'exercer par l'intermédiaire des syndicats la direction du mouvement ouvrier. Lorsque Lénine parlera de «*neutralité*» syndicale, ce ne sera jamais dans une autre perspective que d'éviter la direction trop «*voyante*» du syndicat par le Parti, afin d'éviter que le recrutement du syndicat se «*rétrécisse*». En conservant les apparences d'une «*neutralité*» syndicale, le syndicat conserve son caractère de masse et, conservant son caractère de masse, garantit au Parti l'extension de son influence sur la classe ouvrière. La théorie de la prétendue neutralité syndicale n'est en réalité que la théorie de la subordination du syndicat au Parti conformément à la thèse que l'idéologie du mouvement syndical mène à l'idéologie bourgeoise, et que le mouvement ouvrier tend «*spontanément*», par les lois de son développement propre, à se réfugier «*sous l'aile de la bourgeoisie*».

(2) N'oublions pas que les bolcheviks (majoritaires) étaient à l'époque (1902) une tendance du *Parti ouvrier social-démocrate de Russie*. C'est en 1918 que les social-démocrates bolcheviks prirent l'appellation de communistes. Pour Lénine, social-démocrate signifie révolutionnaire partisan du marxisme.

QUELLE DIRECTION?

La théorie de Lénine, au cours des années, devait subir des fluctuations. Ainsi, dans *«Un pas en avant, deux pas en arrière»*, il exprime que *«les syndicats doivent agir sous le contrôle et sous la direction des organisations social-démocrates»* (3). Paradoxalement, cela n'est pas contradictoire avec la *«neutralité»* des syndicats: il s'agit seulement de ne pas restreindre le champ de recrutement des syndicats, et d'éliminer l'influence des syndicats sur le Parti, pour ne pas rendre le Parti responsable des syndicats. C'est ce dernier point qui fera l'essentiel de la théorie de la *«neutralité»* syndicale de Lénine.

La forme de la théorie se modifiera, non son fond: au début, l'idée que les syndicats doivent dépendre directement de la direction du Parti, *«la liaison organique»*, puis que les syndicats soient dominés par le Parti à l'aide des cellules d'entreprise - le syndicat gardant une neutralité formelle à l'égard du Parti - ne sont que deux manières d'envisager la direction du syndicat par le Parti.

L'essentiel de la théorie léniniste sur les syndicats se résume donc en deux points: *«Le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme... le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie»*. (*«Que faire?»*).

Il faut donc, pour que le mouvement ouvrier dépasse ce stade, qu'il soit *«éduqué»*; cette éducation, c'est le Parti qui la donnera, qui est constitué d'intellectuels bourgeois et des prolétaires les plus intellectuellement développés, cités plus haut.

Cette tâche est nécessaire, car: *«Le mouvement ouvrier ne dépasse le stade embryonnaire et celui de l'enfance, ne devient un mouvement de classe que lorsqu'il en vient à la lutte politique»*. (*«Que faire?»*).

Cette lutte politique est dirigée par le Parti, le Parti est le maître d'école du prolétariat-enfant.

S'il est vrai que le mouvement ouvrier ne devient un mouvement de classe que lorsqu'il en vient à la lutte politique, les affirmations de Lénine selon lesquelles le mouvement ouvrier spontané, c'est *«l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie»* et que le prolétariat est *«incapable d'élaborer une idéologie indépendante»* sont fausses.

L'histoire montre en effet que, à la même époque où Lénine théorisait sa doctrine syndicale, le prolétariat français élaborait précisément une théorie indépendante, le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho-syndicalisme, qui était plus qu'influente dans la *Confédération générale du travail* des vingt premières années de ce siècle. Si nous, *groupe Pierre-Besnard*, avons insisté dans cette brève étude sur les concepts de Lénine au sujet du syndicalisme, c'est que par ce biais le bolchevisme a détruit la quasi-totalité du mouvement ouvrier européen. S'il a réussi dans son entreprise, c'est dû, en grande partie, à la méconnaissance idéologique des desseins du *Parti communiste français*. Nous espérons par ces lignes éclairer un peu plus la lanterne des militants anarchistes d'aujourd'hui.

AUJOURD'HUI, «QUE FAIRE?» FACE AU LÉNINISME?

Nous n'avons pas l'intention dans un article consacré à Lénine de nous étendre sur ce qu'a pensé et fait Léon Trotsky. Quand il était en Russie il suivait pas à pas le *«petit père»* avant la lettre. Il le précédait même puisqu'il préconisait de militariser les syndicats... Ce n'est que dans son exil qu'il commença à préconiser l'indépendance syndicale, même à s'en faire le champion. Cette attitude de Trotsky conduira les divers regroupements trotskystes d'hier et d'aujourd'hui à préconiser des oppositions syndicales aux bureaucraties en place, voire à se réclamer du syndicalisme révolutionnaire. Mais peu avant son assassinat par le Guépéou en août 1940, il précisa sa pensée: *«L'indépendance des syndicats dans un sens de classe, dans leurs*

(3) En 1929, l'*Internationale communiste* donne pour consigne aux communistes de faire passer à un congrès de la C.G.T.U. la motion suivante: *«...Le congrès précise, enfin, sa détermination de travailler sur tous les terrains, en accord étroit avec le Parti communiste, seul parti du prolétariat, et de luttes des classes révolutionnaires qui, au travers de toutes les batailles de la période écoulée, a conquis sa place de seule avant-garde prolétarienne-dirigeante du mouvement ouvrier»*. Le congrès, où était encore présente l'influence des syndicalistes révolutionnaires, ajouta un additif pour tempérer l'exclusive de la déclaration: *«La proclamation de ce rôle dirigeant et sa reconnaissance ne sauraient être interprétées comme la subordination du mouvement syndical...»*. L'*Internationale communiste* devait montrer de la mauvaise humeur: *«...Cette adjonction atténuée et révisée en fait la définition du rôle dirigeant qui était contenu dans le texte primitif»*. On voit par cet exemple la continuité de l'action du *Parti communiste* pour acquérir le rôle dirigeant, hier avoué, aujourd'hui caché, sur les organisations de classe.

rapports avec l'État bourgeois, ne peut-être assurée dans les conditions actuelles révolutionnaires qui est la direction de la IV^{ème} Internationale. Cette direction, naturellement, peut et doit être rationnelle et assurer aux syndicats le maximum de démocratie concevable dans les conditions concrètes actuelles. Mais sans la direction politique de la IV^{ème} Internationale, l'indépendance des syndicats est impossible». Pour nous, qu'on l'appelle stalinisme, trotskysme ou marxisme révolutionnaire, le léninisme n'a qu'un axiome principal: celui de considérer la classe ouvrière comme non adulte, de nier en fait la devise de la Première Internationale: *«L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes»*. Pour nous militants anarcho-syndicalistes il n'y a pas, d'une part, les travailleurs qui ignorent et, d'autre part, les révolutionnaires qui savent. Il peut y avoir des militants d'une organisation (la F.A. en est une) qui propagent des idées, étendent leur influence dans le mouvement social, mais il ne peut y avoir un corps étranger d'où émanent des ordres unilatéraux.

On nous a souvent dit que Lénine n'avait pas prévu Staline. Pour nous c'est un tout. Et quand d'aucuns reprennent l'exemple de l'Espagne pour dire que les militants de la F.A.I. *« dirigeaient »* la C.N.T., il est facile de désamorcer l'argument. Qui avait le rôle prépondérant, les quotidiens? l'organisation ouvrière alors que l'organisation spécifique n'avait qu'un hebdomadaire. Les militants anarchistes ne cherchent pas à diriger les travailleurs en mettant leur parti en avant, ils sont dans le mouvement ouvrier et contribuent à renforcer ses organisations de classe. Des universitaires actuels ont enfin découvert (tel Dominique Colas pour ne pas le nommer) que Staline and C^o n'avaient fait que *«mettre en œuvre les fantasmes purificateurs et la médicalisation perverse de la politique inaugurée par Lénine»*. Nous ajouterons pour notre part que le léninisme est l'expression politique du capitalisme d'État. Sous une phraséologie révolutionnaire il reproduit les schémas d'intellectuels de la bourgeoisie et entrave l'émancipation des travailleurs; c'est pourquoi nous le combattons.

Groupe Pierre BESNARD.
